

XYZ. La revue de la nouvelle



La défaite

David Dorais

Rest of Canada : de beaux restes ou ce qui reste du beau risque ?

Number 112, Winter 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67856ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorais, D. (2012). La défaite. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (112), 9–22.

La défaite

David Dorais

MICHAEL était originaire de Winnipeg. Marie-Anne l'avait rencontré dans une auberge de jeunesse à Budapest. Ils avaient un peu voyagé ensemble puis, de retour au pays, ils avaient gardé contact et s'étaient mis à se voir de temps en temps. Chaque fois, c'était lui qui se déplaçait pour venir la retrouver à Montréal.

À la veille de la plus récente visite de Michael, Marie-Anne m'avait annoncé qu'il resterait dix jours. Le matin de son arrivée, elle m'a téléphoné en catastrophe : elle devait courir à Québec, pour une histoire de famille. Elle n'y passerait que la journée, reviendrait la nuit même, « disons entre deux et trois heures, si je pars de là-bas à minuit », mais elle ne pourrait pas aller accueillir son visiteur à la gare d'autobus, où la navette de l'aéroport le déposerait. Elle m'a donc demandé d'aller l'attendre pour elle et de lui remettre les clés de son appartement, qu'elle me laisserait avant de filer à Québec. Elle ne s'est pas informée des plans que j'aurais pu avoir. En plus, elle m'a prié d'emmener son ami boire un verre au centre-ville ce soir-là, jusqu'à ce qu'elle soit de retour, « pour éviter qu'il s'ennuie tout seul à l'appart ». Le pauvre chou. Je lui ai fait savoir que j'avais un concert de prévu, mais que je pouvais l'annuler, qu'elle se rassure.

Je connaissais Marie-Anne depuis longtemps. Je lui avais déjà proposé quelques fois que nous couchions ensemble, elle avait toujours refusé. Mais la frustration, au lieu de m'inciter à me détacher d'elle, m'avait poussé à me soumettre à toutes ses exigences, même quand la tâche me contrariait, même si je trouvais ridicule de lui obéir, comme si malgré tout j'espérais gagner ses faveurs.

Lorsque Michael est descendu de l'autobus, je l'ai tout de suite reconnu : Marie-Anne m'avait indiqué qu'il serait certainement le plus grand. Les cheveux roux coupés en brosse, un sourire immaculé, une croix dorée autour du cou, une 9

chemise Arrow ou d'un style semblable. On aurait dit un joueur de hockey. Je l'ai abordé, lui ai expliqué ma présence. Une poignée de main virile ; il avait déjà entendu parler de moi. Je lui ai donné les clés. C'est tout ce qu'il lui fallait : il savait où trouver la station de métro et comment se rendre à l'appartement. Alors je lui ai proposé (dans sa langue, il ne faisait que baragouiner le français) que nous allions boire un verre plus tard. Une demande de Marie-Anne. Il a accepté.

Je lui ai donné rendez-vous dans le Plateau-Mont-Royal, au *Boudoir* : je m'offrais la satisfaction de l'entraîner sur mon terrain, chez les francophones. Installé dans le bar, avant qu'il n'arrive, j'ai passé en revue les sujets de conversation possibles. Il allait falloir que je le distraie jusqu'à la fermeture. Quand il m'a rejoint, nous avons commandé deux bières. Je lui ai posé des questions sur ses voyages ; il m'a raconté les péripéties hongroises vécues avec Marie-Anne. Son effronterie, volontaire ou non, m'a exaspéré.

Après quelques verres, profitant d'une pause dans la discussion, Michael a attiré mon attention sur deux jeunes femmes, deux blondes, assises à une table voisine. L'une était vêtue d'une courte robe blanche, une sorte de tunique à la romaine, et portait deux grands anneaux argentés aux oreilles. L'autre, en short mauve et en camisole noire à bretelles microscopiques, arborait un rouge à lèvres éclatant. Michael a proposé que nous les accostions. Ma réponse, qui ne se voulait qu'une pointe, nous a toutefois amenés à oublier les deux blondes, et à parler longuement de faits inconnus qu'il m'a révélés et qui ont bouleversé l'idée que je me faisais des mœurs canadiennes :

« On peut aller les retrouver, mais j'ai plus de chances que toi de finir la soirée avec l'une d'elles, ou même avec les deux.

— Pourquoi ?

— Je suis Québécois, on a du sang latin. On sait mieux que vous, les Anglo, comment s'y prendre avec les femmes.

— Tu crois ça ?

— Bien sûr ! Tu connais l'expression "*Latin Lover*",
10 n'est-ce pas ? Mais peux-tu te figurer un "*Canadian Lover*" ?

Il paraît que vous ne valez rien au lit, que vous n'avez aucune fantaisie. Une baise avec vous, c'est aussi imprévisible et enivrant qu'une partie de curling. »

Marie-Anne attendait de moi que je traite convenablement son ami, bien sûr, mais je ne pouvais pas me retenir de l'emmerder, juste un peu, pour que son séjour montréalais ne lui laisse pas que des souvenirs plaisants. En jouant sur les stéréotypes, je tombais dans la facilité, mais souvent ce sont les préjugés les plus simplistes qui heurtent le plus. La preuve, il s'est emporté :

« Qui t'a raconté ça, hein ? Qui ?

— Je l'ai entendu dire, c'est tout. Et ça suffit à me convaincre.

— Ah ! C'est parce qu'on veut vous laisser vos illusions, a-t-il riposté d'un ton agressif. En réalité, les Canadiens sont beaucoup plus forts, plus inventifs, plus dépravés que vous le pensez.

— Ah oui ? Vraiment ?

— Je ne blague pas, je suis sérieux. Je peux te parler de trois endroits qui existent réellement et dont la perversion dépasse ta petite imagination.

— Bon, d'accord, vas-y. Je t'écoute... », ai-je dit en croisant les bras.

1. New ERA

L'un de mes cousins vit en Alberta, c'est lui qui m'a raconté l'histoire qui suit et qui date de quelques années. Le gouvernement provincial avait mis sur pied un comité visant à améliorer la qualité des services routiers. Les consultations avaient révélé qu'un grand nombre d'automobilistes, notamment les hommes de 18 à 45 ans, déploraient le manque de distractions dans les haltes routières : ils auraient souhaité y trouver autre chose que les déprimantes salles de bains et la nourriture infecte des cantines mobiles. Certains suggéraient la création de passe-temps érotiques. Le ministère des Transports a demandé leur avis à des récréologues ; ils ont démontré la pertinence de recréer les conducteurs, attendu

que des pauses récréatives réduiraient les risques de fatigue au volant, et donc d'accidents. Toutes ces opinions convergentes ont convaincu le Ministère de développer des aires de repos d'un genre inédit, d'abord le long des deux principales autoroutes, puis le long des routes provinciales, parfois haut dans le Nord, jusqu'à Fort McMurray par exemple, vu les nombreux camionneurs et travailleurs de la construction qui s'y rendaient. Ces aires ont été inaugurées en grande pompe. Le gouvernement les a baptisées « *Erotic Rest Areas* », et quand on s'approchait de l'une d'elles, on pouvait lire en grosses lettres, sur les panneaux publicitaires, « *New ERA Just Ahead* ».

Mon cousin m'a décrit ces endroits comme propres et beaux, avec un petit air de Far West : des planchers de bois faits de longues lattes, des marchepieds en laiton devant le bar, au plafond des lustres à pendeloques, aux murs des têtes de gibier empaillées et des tableaux sensuels. Et partout où le regard se posait, des filles affriolantes, déambulant dans leurs robes voluptueusement échancrées, leur lingerie en dentelle ou leurs corsets en cuir. Il n'y avait aucune scène sur laquelle ces filles auraient pu danser, plutôt des cabines à portes battantes, où les automobilistes s'accordaient une danse contact. Les relais étaient répartis sur tout le territoire de l'Alberta : tu avais, au plus, une demi-heure de route à faire si l'envie te prenait de caresser des fesses et des seins. Mon cousin m'a raconté que, quand il était au volant, dès qu'il se savait à dix minutes d'une de ces aires de repos, ses mains devenaient moites.

Pour ceux qui voyageaient fréquemment, cette réalisation du gouvernement a été reçue comme une bénédiction. En fait, chez tous les résidants de la province, même chez les touristes, l'engouement a été immédiat. Avec des problèmes en contrepartie, surtout du côté des compagnies de transport : leurs gars s'arrêtaient trop souvent et trop longtemps, alors ils risquaient de se faire voler la cargaison dans le camion. Puis, comme ils avaient pris du retard, ils roulaient à toute

passé l'heure prévue. La situation a été rapportée au gouvernement, qui a réagi en imposant aux chauffeurs la restriction d'une seule halte par trajet, tandis que les compagnies ont réajusté leurs horaires de livraison en tenant compte de la pause érotique.

Toutefois, le plus gros problème est venu de la multiplication des relais : on a manqué de filles pour y travailler. Du renfort est alors arrivé des autres provinces (et même du Québec), mais les salaires et les charges sociales sont devenus extravagants, sans compter que l'afflux massif de nouvelles recrues a fait bondir les coûts du logement. Et malgré tout, les besoins en personnel restaient considérables. Bref, le gouvernement a cherché une solution, et elle s'est révélée radicale : la création de clones féminins. En fait, pas des clones à proprement parler, mais des automates usinés qui ressemblaient de manière stupéfiante à de vraies femmes. Mon cousin m'a expliqué qu'elles étaient faites d'une structure en métal articulée, dont la sophistication permettait de reproduire cent seize gestes et expressions faciales. Sur ces squelettes, on versait une sorte de gel à base de silicone, ou de collagène, ou de cartilage de veau, quelque chose comme ça qui imitait la peau et les tissus humains. Encore humide, la créature était pressée dans un moule qui lui donnait son apparence finale. Ces mannequins étaient mis au point pour remplir une seule fonction : aguicher le client, par exemple en remuant du derrière ou en dansant langoureusement. Elles ne mangeaient pas, ne dormaient pas, ne demandaient aucun salaire. N'entraînaient aucuns frais sinon ceux de la production et de l'entretien.

Dans les premiers temps, les automates ont été placés dans les mêmes bars que les filles de chair et d'os, mais la promiscuité a soulevé des protestations (de la part des vivantes, bien sûr). On a donc séparé les deux clans, chacun dans ses propres saloons. Les clients aussi se sont scindés en deux groupes : une moitié est restée fidèle aux « authentiques », et une moitié a montré du goût pour les « améliorées ». Ils trouvaient des avantages à l'une ou l'autre des deux catégories.

Mon cousin, lui, préférait les améliorées. Il avait ses raisons. Bavarder lui déplaît alors, muettes, les poupées lui convenaient. Et puisque leur vie se limitait au travail de séductrice, il sentait que ces filles-là existaient uniquement pour lui, qu'elles lui appartenaient. Je crois qu'il ressentait... de l'amour pour elles. Chacune portait un nom ; elles étaient plus que des numéros. Il s'extasiait toujours sur leur corps irréprochable : peau lisse comme du caoutchouc, mamelons dressés en permanence, fesses et seins qui rebondissaient comme des vrais. Toutes jolies, avec des colliers, des chapeaux, des fleurs dans les cheveux, et du maquillage sur les yeux. Tu pouvais leur donner des claques sur le derrière sans qu'elles se fâchent. Quand tu te retrouvais seul à seul dans la cabine avec l'une d'elles, tu pouvais la déshabiller complètement et lui toucher les parties, alors qu'avec les vraies, rien n'était jamais gagné : certaines faisaient des chichis.

Un jour, il m'a raconté, il se sentait cochon plus que d'ordinaire. Il a pris par la main une blonde en robe princesse et en jarretelles, l'a menée dans une cabine et l'a fait s'asseoir sur ses genoux. Pendant qu'il la palpait, la cajolait, la bécotait avec fébrilité, elle se laissait faire en se trémoussant. Il lui a arraché ses vêtements et déchiré sa culotte, puis enfoncé deux doigts dans la fente. Et, au paroxysme de la lubricité, il a planté les dents dans l'épaule de la fille, comme si elle n'était plus qu'une proie pour lui. Il prétend qu'il n'a pas mordu très fort, mais je suppose qu'il a croqué assez violemment, parce qu'une partie de l'épaule lui est restée dans la bouche. Il a aussitôt regretté son geste, comme après un premier crime, pourtant la fille continuait de sourire. Il a camouflé les traces de la morsure en lui remettant sa robe. Puis il s'est enfui.

Mais en filant sur l'autoroute, après avoir repris son souffle et retrouvé ses esprits, il s'est rendu compte qu'il avait avalé le morceau de fausse chair ; la salive l'avait amolli, peut-être par réaction chimique. Leur corps était donc comestible. À présent que mon cousin s'était calmé, une saveur lui revenait à la bouche, saveur agréable, semblable à celle du cactus, auquel il avait goûté au Mexique. Il a voulu retenter

l'aventure. Alors, dès le lendemain, il est retourné là-bas. Sa victime de la veille n'a pas paru le reconnaître. Il en a choisi une nouvelle, l'a menée dans une cabine. Et il a pris une bouche, qu'il a trouvée plus délectable que la première. Après trois autres visites, il était devenu l'esclave de son cannibalisme érotique : chaque jour, il devait accourir dans une *ERA*, mordre dans une fille, mastiquer longuement, avaler avec satisfaction. Mais il risquait de se faire attraper. Aussi, pour que les marques de ses méfaits restent invisibles, il n'arrachait que des lambeaux de fesses, de seins, de vulve, d'épaules ou de cous, toutes des parties que les vêtements ou les cheveux pouvaient cacher avec naturel.

Un soir où il retirait son soutien-gorge à une rousse, il s'est rendu compte que l'un des seins était déjà à moitié mangé. Ça l'a dégoûté. Les traces de dents se voyaient même dans le silicone. Mon cousin savait que ce n'était pas lui, le coupable : il dressait une liste minutieuse de ses « chéries », comme il les appelait. D'autres clients avaient donc développé un appétit pareil au sien. Inspirés par son exemple anonyme ? La mauvaise surprise s'est encore produite à deux reprises. Ces filles à peine entamées lui ont paru irrémédiablement avariées. Quelques jours après sa dernière déconvenue, accoué au bar, il se demandait s'il devait tenter sa chance une nouvelle fois, quand un ivrogne s'est approché et lui a confié, sur le ton du secret, que les poupées, aussi stupéfiant que cela puisse paraître, étaient mangeables, et que ça valait la peine d'essayer si on aimait les choses vicieuses et tordues, et qu'il fallait se dépêcher parce que la direction avait reçu des plaintes et allait renforcer la surveillance.

Mais, malgré la surveillance, les danseuses se sont fait dévorer. Moins de quatre mois après leur brillante création, elles se promenaient l'air hébété, rongées sur tout le corps, creusées, crevassées, telles des charognes ambulantes. Le gouvernement provincial a été incapable de fournir des danseuses de rechange : elles coûtaient cher à produire, et personne n'aurait pu prévoir qu'il faudrait les remplacer à si brève échéance. Des camions ont donc vidé les établissements de

leurs automates : aucune n'était restée intacte. Finalement, en apprenant que certains clients s'étaient pris de passion pour de vraies filles au point de se jeter sur elles toutes dents dehors, le gouvernement s'est vu forcé de fermer définitivement ces *ERA* dont il avait été si fier.

Michael avait sans doute espéré me remplir d'étonnement, mais il avait réussi à ne faire naître que le scepticisme :

« Ton cousin peut avoir inventé tout ça. Je ne le traite pas de menteur, mais... »

— Je te jure que c'est la vérité. Il m'a même montré le carnet où il notait ses mauvais coups.

— Pourtant, je n'ai jamais entendu parler de ces haltes routières. Quelque chose d'aussi singulier, ça se serait su.

— Franchement, combien de fois dans les actualités, au Québec, les autres provinces sont mentionnées ? Par contre, nous, au Manitoba, on en a eu des échos.

— Mais le genre d'automates que tu décris, ça relève de la science-fiction !

— Tu es mal informé. Au Japon, il en existe de semblables depuis les années 1980. Même à Disney World, dans les années 1960, les ingénieurs avaient mis au point des personnages robotisés... Bon, je vois bien que tu doutes. Dans ce cas, laisse-moi te raconter une aventure que j'ai vécue en personne. »

2. La loterie au *Lone Baby*

Durant mes quatre années d'université, je fréquentais un club de strip-tease appelé le *Lone Baby*, au coin d'Archibald et Marion. C'était l'un des meilleurs clubs du genre à Winnipeg : des consommations abordables, une atmosphère de fête et surtout des filles de premier ordre. Il y avait aussi une belle décoration, avec des briques vernies, de couleurs différentes, qui représentaient des animaux, et des palmiers dans la salle. Au centre s'élevait une grande scène ronde, surmontée d'une colonne grecque, autour de laquelle les danseuses donnaient leur spectacle. Elles pouvaient nous rejoindre à

16 notre table pour une danse contact, comme partout ailleurs.

Mais le *Lone Baby* a toujours eu pour vocation de se démarquer des autres boîtes.

Ils ont d'abord eu l'idée de procéder chaque soir à un tirage au sort dont le prix était une danse contact gratuite avec trois filles en même temps (un accaparement des employées autrement interdit). L'heureux élu se sentait comme un roi ! Le mot s'est vite passé, et le club a connu une affluence accrue. Les patrons s'en sont félicités. Pourtant, loin de s'en tenir à ce succès, ils ont cherché à innover, et une nouvelle inspiration leur est venue pour exciter les gens : tous les vendredis, à la fermeture, cinq filles partiraient finir la nuit avec cinq clients pris au hasard, qui en disposeraient à leur guise et sans frais jusqu'au petit matin. Évidemment, ç'a été la furie ! Mes amis et moi, comme tout le monde, on restait là des heures, à examiner les récompenses qu'on pourrait recevoir, pendant qu'elles déambulaient sur la scène ou dans la salle. On se voyait déjà partager une cigarette avec celle-ci ou celle-là en sortant du bar, puis la pousser dans un taxi et glisser la main dans son corsage avant de... Les gars devenaient fous ces soirs-là, tu ne peux pas t'imaginer !

Au *Lone Baby*, des écrans géants diffusaient en continu des émissions de sport extrême, dont la clientèle raffolait. Les propriétaires ont eu l'idée d'exploiter ce goût pour l'adrénaline en introduisant un élément de danger dans leur jeu : désormais, les soirées de tirage (surnommées les « *babies night* »), l'une des danseuses qui allaient servir d'escorte serait rongée de l'intérieur par une maladie vénérienne. Un de mes bons amis, Chris, m'a raconté qu'un type de sa connaissance a gagné, une fois. Il ne savait pas à quoi s'attendre, bien sûr, alors il s'est protégé, mais il a dit que c'était terriblement érotique de côtoyer l'infection de si près, au risque de l'attraper.

La dernière trouvaille du *Lone Baby*, avant que la justice condamne la direction pour « avoir tenu une maison de débauche » et la force à fermer ses portes, a été l'invention des Sept Mystérieuses, apparues lors d'une fête d'Halloween ; je le sais, j'y étais. Les sept femmes, quand elles se manifestaient 17

(toujours selon un horaire imprévisible), paraient en boitant, vêtues de robes arabes à grelots argentés, de couleur différente. Chacune portait un masque et jouait avec un éventail en forme de feuille de palmier. Les patrons avaient fait construire des cabines, comme au Québec, et les curieux payaient vingt-cinq dollars pour s'isoler avec l'une des Mystérieuses, soit la Bleue, soit la Jaune, soit la Pourpre, etc. Dès les premiers soirs, les rumeurs ont circulé : certains gars, en sortant de leur cabine, affirmaient avoir caressé un corps de déesse, tandis que d'autres juraient avoir découvert, en soulevant la robe, une vieille de 80 ans avec un sein coupé. Le bruit a couru que la Bleue était en réalité une fillette de huit ans montée sur les épaules d'une autre, et que la Rouge était un homme barbu. N'importe quel délire se retrouvait sur Internet : une telle avait les petites lèvres en forme de papillon, telle autre (parfois la même) était chauve et portait un diadème en argent, une autre encore se rentrait les deux mains dans l'entrejambe jusqu'aux coudes ; ou bien son vagin, quand on lui chatouillait le clitoris, pouvait se mettre à rire au point d'uriner ; ou bien elle avait des orteils longs comme des doigts et, si elle les suçait dans un ordre déterminé, une huile phosphorescente en suintait ; ou bien la Verte, privée de vulve, offrait une fente courant le long de sa colonne et dans laquelle un homme de taille moyenne pouvait se lover.

Ayant perdu leur commerce, les propriétaires sont revenus à la charge en ouvrant le *Lone Baby Dance Club*, une discothèque haut de gamme réservée aux personnes les plus ravissantes et les plus riches de la ville. À l'entrée, les videurs leur appliquaient sur l'avant-bras une décalcomanie représentant un code à barres, rose ou bleu selon le sexe. Ce beau monde dansait jusqu'à la fermeture, puis cinq gars et cinq filles étaient choisis au hasard, un tirage parmi les codes à barres attribués durant la soirée. Les lauréats allaient pouvoir terminer la nuit tous ensemble dans un salon luxueux, dont la décoration imitait celle d'un temple égyptien. À l'université, ceux qui possédaient le tatouage du club le montraient

avec fierté et prétendaient avoir pris part à l'une des orgies. Mais la rumeur a couru que les gagnants étaient en fait des comédiens, et toute cette mise en scène, une publicité destinée à appâter la clientèle. De toute façon, après un temps, les gens avaient fini par se lasser : ils gardaient la nostalgie du club de strip-tease, alors la discothèque paraissait banale. L'endroit a fermé.

Mais l'idée d'une loterie a resurgi quelque temps plus tard sur le campus de l'université. Une organisation occulte appelée le Colosse s'est constituée, à laquelle les étudiants payaient (quand ils avaient les bons contacts) le montant requis pour être admissible aux tirages. Celui dont le nom sortait recevait par courriel l'annonce de son prix ou de son châtiment : soit il devait se livrer à telle personne, soit telle autre viendrait se livrer à lui. Si un récalcitrant se soustrayait à ses obligations, une pénalité lui était infligée. Au début, en argent mais, après quelques semaines, en nature. Et s'il refusait de subir sa pénalité, des choses pires encore pouvaient lui arriver. Il paraît que c'est prouvé : les victimes d'accidents se seraient multipliées à l'université après la fondation du Colosse. Des accidents étranges. Et les tirages au sort, de plus en plus fréquents à mesure que le nombre de participants croissait, ont entraîné un ensemble de conséquences qui ont fini par s'entremêler et par influencer les unes sur les autres, créant des combinaisons de plus en plus complexes. Par exemple, le fait qu'un finissant en sciences politiques se fasse marcher dessus par une étudiante de première année en art, vêtue d'un costume de Cléopâtre en latex et chaussée de talons aiguilles, à minuit, dans un local sombre et désaffecté du Pembina Hall pouvait découler d'une accumulation de tirages heureux et malheureux auxquels s'ajoutaient diverses punitions. Après six mois, la situation est devenue incontrôlable, mais j'avais terminé mon programme et je partais pour l'Europe, alors j'ignore quelle tournure elle a prise. Je sais seulement qu'à mon retour, au début de la session d'automne, le campus s'était apaisé. Mais certains prétendent que la loterie s'est étendue à la ville entière et qu'on en observe 19

maintenant les effets dans les cafés, les bars, les centres commerciaux, jusque dans la chambre à coucher du citoyen le plus tranquille.

«Honnêtement, Michael ! Winnipeg au complet serait sous l'influence d'une confrérie secrète ?

— Bon, je t'accorde que ce sont des racontars, mais...

— Même en ce qui concerne l'université ! Des rituels nocturnes ? Des accidents bizarres ? Des châtiments sexuels ? J'ai du mal à le croire. Toi, as-tu participé à cette loterie ?

— Non, mais je connais des gens qui...

— Ça s'appelle des légendes urbaines.

— Le club de strip-tease, lui, je l'ai fréquenté. J'y suis allé plusieurs fois avec mes amis. D'ailleurs... »

Il a fouillé dans son portefeuille et en a retiré une carte professionnelle. Au recto, le nom du club, ses coordonnées, et une femme en petite tenue dans une pose suggestive. Au verso, des signatures et des messages grivois. « Souvenir d'une nuit bien arrosée », a commenté Michael. J'ai retourné la carte et contemplé l'image de la fille, très aguichante. En laissant mon regard suivre les courbes de sa silhouette, je n'ai pu m'empêcher de me questionner : était-ce vraiment l'une des danseuses ? l'une de celles qui étaient tirées au sort ? l'une de celles qui avaient une maladie ? Et à quoi pouvaient bien ressembler les Mystérieuses sous leurs robes ?... Je me suis ressaisi :

« Une carte professionnelle, ça ne prouve rien.

— Je vois que tu es difficile à convaincre. Mais il me reste ma troisième histoire, qui est irréfutable. »

3. Fine DATY

Il existe au centre-ville de Toronto, dans le Financial District, un restaurant absent de tous les guides, connu seulement des initiés. Moi, je l'ai découvert grâce à un ami d'enfance qui travaille à la Bourse. Le restaurant s'appelle *Fine Dining At The Y*, mais la façade du bâtiment est vide, sans enseigne. Les clients avertis empruntent une ruelle jonchée de déchets pour parvenir à la porte d'entrée, porte blindée donnant sur un escalier qui conduit au sous-sol et débouche

sur la salle à manger. Ce qui frappe en premier, c'est le décor, magnifique : un tapis violet, des lampes en forme de corail suspendues par des chaînes dorées, des bouquets gigantesques de fleurs fluo... La moitié des tables sont alignées le long des murs ; les autres entourent des colonnes noires et massives comme des troncs de séquoia.

Toutes les tables étaient dépourvues de vaisselle et de couverts, ce qui m'a intrigué. Mais, plus étrange encore, je ne percevais aucune odeur de nourriture. Pourtant, même si le restaurant venait d'ouvrir, les cuisines auraient déjà dû être à l'œuvre. En voyant les choix sur la carte, j'ai compris. J'ai opté pour ce qui m'a semblé le plus alléchant.

Une fois la commande passée, un panneau dans le mur ou dans la colonne se soulève devant vous, et un plateau s'avance automatiquement, présentant le bas d'un corps féminin : bassin posé sur du velours noir et cuisses écartées. La fille porte parfois des salomés vernis ou des ballerines d'écolière. Le haut du corps demeure caché à l'intérieur du mur ou de la colonne. Il ne reste au client qu'à se pencher en avant et à plonger la tête entre les cuisses ouvertes. Plusieurs types de filles sont au menu, et toutes offrent une expérience particulière : l'une éjacule un liquide onctueux sentant la vanille, l'autre laisse un goût de mûre dans la bouche, une autre a la peau lisse comme le chêne, ou les lèvres foncées, charnues et gorgées de sang comme la viande du phoque. Un client là-bas m'a dit que, lors de soirées exceptionnelles, on pouvait réellement leur manger la vulve à la fourchette et au couteau.

Avant que j'ouvre la bouche pour parler, Michael a pris la parole : « Je parie que, cette fois encore, tu ne me crois pas, hein ? Alors, regarde. » Il a sorti de sa poche un téléphone cellulaire et, après avoir appuyé sur quelques boutons, il me l'a tendu. À l'écran, une image un peu floue, mais où l'on reconnaissait sans peine un sexe de femme présenté sur une nappe foncée. La prise de vue était légèrement en contre-plongée. « Interdit de photographier, mais je me suis débrouillé. Tu sais, juste après mon séjour ici, je vais passer par Toronto : je retourne au *Fine Dining*. »

Je gardais les yeux sur l'image. Incontestable. Ainsi, il avait vécu des expériences qui dépassaient même mon imagination. Certaines avaient peut-être été inventées, mais cette possibilité m'a fait penser à une locution italienne : *Se non è vero, è bene trovato*. Si ce n'est pas vrai, au moins c'est bien trouvé. Que raconter en retour ?... Les jolies blondes de la table d'à côté étaient parties. Moi qui avais espéré remporter une victoire ce soir-là, voilà où mes fanfaronnades m'avaient mené. Bien joué.

Devant le bar, sur le trottoir illuminé par les lampadaires, des gens s'injuriaient en riant, abrutis d'alcool, et laissaient exploser leur joie en levant les bras. Nous nous sommes serré la main. Michael a cru bon de souligner qu'il allait rejoindre Marie-Anne : à cette heure-là, elle serait rentrée.

Moi, je me suis rendu dans l'Est, rue Ontario, dans un salon de massage que je connaissais. Mal entretenu, l'endroit ressemblait à un repaire de crapules, mais aucun autre établissement du même genre ne restait ouvert aussi tard. La seule fille disponible était une Haïtienne aux fesses bombées. Elle prétendait absurdement être une Italienne. Je me suis étendu nu sur la table de massage, et la fille s'est approchée. Des mains froides, un toucher distant et mécanique. L'érection a été laborieuse, de peine et de misère je suis parvenu à l'orgasme. Je me suis essuyé sans avoir été vraiment satisfait, en pauvre type, puis je me suis rhabillé. Et je suis rentré chez moi à pied, la tête basse et les mains dans les poches.